
Le nom d'idiome et la substitution linguistique : les Albanais d'Ukraine¹

Natalia BICHURINA
Université de Lausanne

Résumé

Dans cette contribution nous explorons le lien entre la politique de l'URSS, ou plus largement la construction politico-étatique soviétique, et la substitution linguistique ['language shift'] qui a eu lieu dans une communauté linguistique albanaise en Ukraine orientale dans la seconde moitié du XX^e siècle. L'analyse se base essentiellement sur 56 entretiens enregistrés dans le village albanais de Georgievka. Une attention particulière est portée à la question de la nomination : le système soviétique a identifié la communauté comme albanaise en la dotant ainsi d'un nom pour désigner ses membres et l'idiome qu'ils parlaient. Ce nom, institutionnalisé dans le cadre soviétique, a eu un impact considérable sur les représentations identitaires et linguistiques des locuteurs, en introduisant une référence à l'Albanie et à sa «vraie langue albanaise». Paradoxalement, cela n'a servi qu'à baisser la valeur de l'idiome aux yeux de ses locuteurs et à précipiter la substitution linguistique.

Mots-clés : politique linguistique, langues minoritaires, langue albanaise, URSS, représentations linguistiques, substitution linguistique.

¹ Je remercie Marija Morozova pour ses indications bibliographiques lors de la préparation de cet article.

INTRODUCTION

Cette contribution porte sur la dynamique de la situation linguistique et de la construction identitaire d'une communauté albanaise en Ukraine orientale. A travers l'analyse du discours de ses membres, nous cherchons à comprendre le lien entre la politique de l'URSS, ou plus largement la construction politico-étatique soviétique, et la substitution linguistique ['*language shift*'] qui a eu lieu dans la communauté étudiée au cours de la seconde moitié du XX^e siècle.

L'Union Soviétique est souvent considérée par les chercheurs comme l'un des meilleurs conservateurs des groupes ethniques. Ce phénomène résulterait de son organisation même, à savoir son fédéralisme à base ethnique, ainsi que de sa politique dite «nationale» (ce qui désigne dans le cadre soviétique et postsoviétique la politique relative aux «nations» et «ethnies» constituant l'Etat plurinational). L'URSS a eu une politique ethnique et linguistique très intense : comme le relèvent Grenoble et Whaley (1999, p. 45) «de toutes les régions du monde, l'ancienne Union Soviétique offre peut-être l'illustration la plus exhaustive de l'interaction complexe des facteurs concurrents du maintien des langues».

Notre enquête de terrain a été menée en 2005 et 2006 dans le village de Georgievka (district de Priazovsk ou Priazov'e de la région de Zaporoz'e en Ukraine). Sa population s'élevait en 2006 à 472 habitants. Avec les habitants des deux villages voisins — Devnenskoe (698 habitants) et Gammovka (496 habitants, à moitié gagaouzes), ils constituent une communauté appelée par ses membres mêmes «l'Albanie». Georgievka est considérée comme «le village le plus albanais» des trois localités. L'étude a été effectuée selon les méthodes d'entretien sociolinguistique et d'observation, y compris observation participante². L'analyse se base sur 56 entretiens enregistrés qui durent chacun entre 40 et 90 minutes, ainsi que sur plusieurs conversations informelles, avec un particulier ou avec un groupe.

Il est évident que le discours produit aujourd'hui sur les raisons d'abandonner la langue, tout comme tout ce qui relève dans le discours des représentations linguistiques et identitaires, aurait pu être différent dans la bouche des mêmes locuteurs trente ans auparavant. Cependant, il semble que persistent les catégories essentielles sur lesquelles reposent ces représentations. Sans prétendre donner une liste exhaustive de tous les facteurs de la substitution linguistique qui s'est produite dans la communauté, nous nous concentrerons sur la question de la nomination du groupe et de l'idiome, qui a eu un impact considérable sur les attitudes identitaires et linguistiques des locuteurs, ainsi que sur la question de la scolarisation qui

² L'enquête a été menée dans le cadre des expéditions organisées conjointement par le Département de linguistique générale de l'Université de Saint-Petersbourg et le Musée d'anthropologie et d'ethnographie de l'Académie des Sciences de Russie.

y est liée. Nous commencerons notre étude par l'histoire de la communauté et sa situation linguistique actuelle.

1. LA COMMUNAUTÉ ALBANAISE EN UKRAINE : SITUATION HISTORIQUE ET LINGUISTIQUE

1.1. CONTEXTE HISTORIQUE

La communauté albanaise du bord de la mer d'Azov est constituée d'un petit nombre d'Albanais orthodoxes, dont on pense que les ancêtres ont quitté les Balkans à la fin du XV^e-début du XVI^e siècle, après leur conquête par l'Empire Ottoman (d'après l'analyse glottochronologique, voir Širokov, 1962). Emigrés en Bulgarie, ils y ont vécu pendant trois siècles jusqu'au moment où, à la suite de la guerre russo-turque (1806-1812), la Bessarabie est entrée dans l'Empire russe : cet événement a provoqué une importante immigration en Bessarabie des peuples orthodoxes de la Bulgarie du Nord-Est, notamment des Bulgares, des Gagaouzes et des Albanais. Les trois communautés avaient déjà vécu l'une à côté de l'autre, en contacts permanents. En 1811, le village albanaise de Karakurt a été fondé en Bessarabie du sud, dans la région de Budžak ; les Bulgares et les Gagaouzes se sont installés à côté. Un édit de l'Empereur de Russie Alexandre I^{er} (26 décembre 1819) leur accordait de grands lots de terrains et des prêts d'argent, et les exemptait du service militaire. Un demi-siècle plus tard, une partie des membres de ces trois communautés ont immigré dans les steppes au bord de la mer d'Azov, où des lots de terrains et des privilèges leur ont également été attribués. C'est ainsi qu'en 1862-1863 trois villages albanais ont été fondés à Priazov'e : Georgievka (l'ancien nom turc est Tüşki), Devnenskoe (Taz) et Gammovka (Džandran/Candran), le dernier à moitié gagaouze³. Les Bulgares ont fondé à côté de ces trois communautés le village de Novokonstantinovka (pour l'histoire détaillée voir Ivanova, Čížikova, 1979, p. 3-11). C'est cette dernière migration qui est conservée dans la mémoire collective de la communauté.

Le voisinage de longue date avec les Bulgares et les Gagaouzes a provoqué une proximité culturelle entre les trois communautés : ainsi ils partageaient les traditions, les habitudes alimentaires et vestimentaires ; il faut relever que l'importance de la religion comme marqueur symbolique a été diminuée par l'entourage homogène orthodoxe de toute la région d'Azov⁴. Cependant, la différenciation des Albanais était importante, dont

³ Ainsi en Ukraine contemporaine il existe quatre villages albanais : les trois villages de Priazovje et l'ancien Karakurt en Crimée, devenu aujourd'hui village Ževtnevoe du district de Bolgrad dans la région d'Odessa.

⁴ La région au bord de la mer d'Azov et à la sortie à la Mer Noire dans son ensemble est caractérisée par une population très variée, mais toute orthodoxe. L'importance de la posi-

un signe éloquent est l'endogamie conservée jusque dans les années 1920-1945. L'appartenance à la communauté était donc structurée autour de la langue : la langue, en tant que pratiquement l'unique différence « objective » existante, servait à tracer et maintenir les frontières ethniques (au sens de Barth, 1969).

1.2. LA MOBILITÉ SOCIALE ET LA FIN DE L'ENDOGAMIE

La politique soviétique (ainsi que l'histoire soviétique plus largement) a contribué à une grande mobilité sociale des Albanais. Il s'agit d'une mobilité volontaire (F 1937⁵ : « Dans l'Union Soviétique chacun partait où il voulait // Et moi aussi je suis partie »), tout comme contrainte. Le village de Georgievka se trouvant dans la région des terres noires, la fertilité du sol contribuait à la vie aisée des paysans. Aussi à la fin des années 1920, une partie des habitants s'est-elle enfuie dans l'espoir d'échapper à la politique de « dékoulakisation ». Plus tard, certains ont essayé d'échapper au « golo-domor » de 1934 (une grave famine provoquée artificiellement où les « surplus » de production agricole étaient enlevés par le gouvernement soviétique). Plusieurs de ces personnes sont rentrées par la suite, mais avec l'expérience de vivre en dehors du milieu albanais homogène.

Simultanément, dans les années 1920-1930, on voit apparaître dans la communauté jadis endogame des mariages mixtes entre les Albanais, les Gagaouzes et les Bulgares (non sans méfiance et désapprobation de la part de la génération âgée)⁶. Le système soviétique même y a joué un rôle important : dans la période de collectivisation générale les jeunes gens ont commencé à travailler ensemble dans des brigades de champs, aux fermes et dans les kolkhozes. Désormais ils pouvaient faire connaissance non plus à travers une marieuse ou un parent, mais directement dans le cadre du travail (Novik, 2004). Cependant, à part les Bulgares et les Gagaouzes, tout autre groupe ethnique restait toujours regardé comme « étranger ».

tion géopolitique de cette région a suscité un intérêt particulier envers son peuplement dans l'Empire Russe. Sous Catherine II deux manifestes ont été publiés (1762, 1763), invitant des peuples des différentes appartenances ethniques à immigrer sur ce territoire à des conditions économiques et politiques avantageuses. Ces manifestes, ainsi que le « Projet de distribution des terres d'Etat dans le gouvernorat de Novorosijsk pour leur peuplement » (1764), ont provoqué l'immigration de Serbes, de Monténégrins, de Macédoniens, de Polonais et de Grecs. Plus tard on voit immigrer des mennonites d'Europe centrale (fin du XVIII^e siècle), des Juifs et des groupes peu nombreux de Suédois, d'Italiens et de Suisses francophones (première moitié du XIX^e siècle). Enfin, les années 1862-1863 sont marquées par l'immigration de Bulgares, de Gagaouzes et d'Albanais. Au total, d'après le recensement de la population de l'Ukraine du 5 décembre 2001, il existe aujourd'hui 130 nationalités sur le territoire ukrainien, la majorité vivant dans la région en question.

⁵ Dans les extraits d'entretiens cités nous indiquons le sexe (M – masculin, F – féminin) et l'année de naissance des informateurs.

⁶ Pour l'histoire détaillée de l'émergence des mariages mixtes dans les villages albanais de Priazov'e, voir Novik, 2004.

Quelques années plus tard, au milieu des années 1930-1940, on voit apparaître des mariages d'Albanais avec des Russes et des Ukrainiens : à cause d'énormes pertes humaines dans la région après le «golodomor» de 1934 et la guerre de 1941-1945, le pouvoir soviétique a fait immigrer des Ukrainiens et des Russes d'abord de l'Ukraine du nord, puis de l'Ukraine occidentale rattachée à l'URSS après la guerre (selon Anderson et Silver (1990) la Seconde Guerre mondiale a joué un rôle crucial pour la russification ethnique et linguistique des peuples minoritaires de l'URSS à cause de l'expansion des mariages mixtes). Finalement, à partir de la fin des années 1940 – début 1950, les hommes albanais ont commencé à être convoqués au service militaire qu'ils effectuaient dans des régions soviétiques souvent éloignées. Aussi voit-on apparaître des mariages avec des membres de groupes ethniques très divers. Le russe devenait typiquement langue de communication familiale dans le cas des mariages mixtes ; simultanément il commence à être employé comme langue d'interaction interethnique, ou *lingua franca*, dans le village et avec les villages voisins.

Ce changement explique pourquoi les membres de la communauté sont devenus bilingues ; mais cela n'explique pourtant pas pourquoi ils ont décidé d'abandonner leur idiome complètement au profit du russe, malgré leurs affirmations que la «nécessité de parler russe», dans le village ainsi qu'en dehors, en est la raison essentielle. F 1942 : «Si les Russes sont venus, comment tu vas leur parler albanais !»

1.3. LA SUBSTITUTION LINGUISTIQUE

Aujourd'hui, l'albanais est langue maternelle pour les personnes nées avant les années 1970. La majorité absolue d'entre eux sont bilingues : ils avaient appris le russe à l'école, où il était la langue de l'enseignement. Les informateurs nés avant les années 1950-1960 parlent de l'albanais comme d'une langue qui leur est «la plus proche», «la plus rapide», «la plus commode» et «la plus facile», ainsi que celle à laquelle ils se sont «habitués». Cependant, on trouve un changement radical des attitudes linguistiques chez la génération née dans les années 1950-1960 : c'est le russe qui est désormais apprécié très positivement, il est souvent vu non seulement comme plus facile pour communiquer («plus rapide»), mais aussi comme «plus beau» et «plus doux» :

[1] M 1954 : Quant aux langues, *le plus doux, le plus rapide* c'est le russe, c'est évident. (C'est nous qui soulignons, N.B.)

Si les générations précédentes n'utilisent le russe qu'avec ceux qui ne parlent pas albanais, cette génération l'utilise dans la plupart des situations, à l'exception justement de la communication avec les personnes âgées, notamment les parents et les grands-parents (et avec le *code-switching* permanent dans ces situations-là). C'est cette génération qui est cruciale pour le processus de substitution linguistique, puisqu'elle a renoncé à parler

albanais aux enfants, voire souvent à s'exprimer en albanais en leur présence. Il convient de noter cependant que cette attitude a parfois été soutenue par les grands-parents. Ainsi, par exemple, dans un couple de M 1937 et F 1941 la femme considère que «sans le russe on ne peut rien» et essaye d'empêcher aujourd'hui sa petite-fille d'apprendre l'albanais :

[2] F 1941 : Tu dis un mot et elle (la petite-fille, N.B.) [te demande] tout de suite, mamie, qu'est-ce que cela veut dire ? // Et moi je ne le lui dis pas.

– Et pourquoi vous ne le dites pas ?

F 1941 : Parce qu'il ne faut pas !

M 1937 : *Pourquoi il ne faut pas*, si elle demande moi je peux répondre.

F 1941 : Il faut qu'elle parle russe !

Par conséquent, la génération née approximativement après 1970 est typiquement monolingue russophone (avec une tendance croissante ces dernières années à une certaine compétence en ukrainien pour les enfants d'âge scolaire, quoiqu'ils ne l'utilisent jamais en dehors des cours)⁷.

Curieusement, la substitution linguistique est réinterprétée dans le discours des informateurs cinquantenaires (la génération des parents qui ont cessé de parler albanais avec leurs enfants): les jeunes ne parlent pas albanais, aussi faut-il parler russe avec eux :

[3] M 1954 : Moi je pense que c'est à cause des jeunes qu'on a commencé à parler russe, parce qu'on leur parle tout le temps et l'albanais s'oublie complètement [*'vyletaet doloj'*] // A mon avis c'est uniquement à cause des jeunes qu'on passe à la langue russe.

C'est donc le résultat de l'absence de transmission familiale, à savoir l'usage du russe comme langue d'interaction intergénérationnelle et quotidienne plus largement, qui est représenté comme sa raison.

Sur le plan synchronique, quoique de façon générale, ce processus a été observé par l'ethnologue Julija Ivanova. Ainsi, lors de ses premières expéditions, à la fin des années 1940 – début des années 1950, «les femmes âgées parlaient russe à peine, dans la vie de famille et de travail on ne parlait qu'albanais» (Ivanova 2000, p. 45). Cinquante ans plus tard, lors de l'expédition de 1998, elle constate que le russe est utilisé dans tous les domaines : «La plus grande impression de participation à la *xorota* [*'rassemblement traditionnel des femmes le soir'*] c'est l'usage du russe. Mais pourquoi vous ne parlez pas en albanais ? C'est plus commode – on s'y est habitué» (*op. cit.*, p. 47). L'ethnologue en conclut que «dans la vie pratique quotidienne, la langue est condamnée à l'oubli dans quelques générations, et toute la petite enclave albanaise, qui compte à peu près trois mille personnes, à l'assimilation linguistique» (*ibid.*)

⁷ On retrouve cependant une certaine compétence passive en albanais, ainsi que l'usage réduit de l'albanais (certaines expressions) comme marqueur d'appartenance au groupe, dans le but d'autodéfinition contrastive par rapport aux groupes voisins (pour l'analyse du comportement linguistique et des attitudes envers l'albanais chez les jeunes, voir Bićurina, 2006).

Quoiqu'il soit difficile de faire des pronostics plus ou moins précis quant à la vitalité réelle de l'idiome, il est évident que la communauté a vécu un changement crucial de ses attitudes et usages linguistiques il y a une trentaine d'années. Aussi nous appartient-il d'étudier ce processus en relation avec la politique de l'Union soviétique.

2. LE NOM DE LA LANGUE ET LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE

Après la révolution de 1917, plusieurs recherches ont été entreprises sur les langues minoritaires sur tout le territoire soviétique. C'est en cette période également que commence l'étude de la communauté en question. Le premier chercheur à venir l'étudier était N. Deržavin, qui avait visité Karakurt en 1910 et Gammovka en 1911, mais dont la recherche principale a été menée dans les années 1923-1925 (Deržavin 1933, 1948). Ensuite, à partir de 1948 les recherches ont été poursuivies par Julija Ivanova (pour l'histoire des études sur les Albanais d'Ukraine voir Ermolin, 2012).

Avant l'arrivée des premiers chercheurs, l'ethnonyme « Albanais » était méconnu dans la communauté : l'expression *ga tantë* ['(un) des nôtres'] fonctionnait comme ethnonyme. Deržavin a été le premier à raconter aux membres de la communauté qu'ils étaient « Arnauts », terme désignant à l'époque les Albanais en russe (dans ses travaux le chercheur se réfère à eux comme aux « Albanais-Arnauts », voir Deržavin, 1948)⁸. Cet ethnonyme commence à être utilisé dans les villages de Priazov'e à partir des années 1930. Après la Seconde guerre mondiale, sous l'influence des chercheurs, il est remplacé par le terme « Albanais ». Ainsi Ivanova témoigne que lorsqu'elle y est arrivée pour la première fois, en 1948, « les habitants de Priazov'e que nous appelons Albanais, ne connaissaient pas ce mot » (Ivanova 2000, p. 44-45) : l'ethnonyme utilisé à l'époque était Arnaut ; à l'idiome on se référerait soit comme « arnautçe », soit en disant que l'on parlait « si neve », c'est-à-dire « comme nous ». Cinquante ans plus tard, en 1998, lors du dernier séjour d'Ivanova dans la communauté « il n'y a plus une seule personne, même parmi la génération la plus âgée, qui se

⁸ En effet, l'ethnonyme actuel des Albanais, Shqiptar n'apparaît qu'aux XVIII–XIX^e siècles (probablement du verbe *shqip* — 'prononcer, parler clairement', d'où le nom de l'Etat Shqipëria ; dans l'idiome albanais d'Ukraine, plus archaïque, *shqiptoj* signifie 'comprendre', signification qui a pu être également à l'origine de la nomination balkanique [Novik, 2011]). La nomination ouest-européenne Albanais est elle aussi tardive. Au moment où le groupe avait quitté les Balkans, le peuple s'appelait Arbër (ethnonyme qu'ont conservé les Albanais qui avaient quitté les Balkans également au XV^e siècle et qui se sont installés en Italie). Dans l'Empire byzantin les ethnonymes répandus étaient Alvanoj, Albanoj et Arvanits, utilisés jusqu'à aujourd'hui pour les Albanais de Grèce. C'est ce terme Arvanits qui a été transformé par les Turcs arrivés dans les Balkans en Arnauts — forme employée par la suite en Russie (dans la période impériale et au début de la période soviétique) pour désigner les Albanais et les Grecs (voir Ivanova, 2000).

souviennne du mot même «Arnaut» [‘arnaut’] (*op. cit.*, p. 45). Par contre, elle retrouve parmi les habitants de ces villages un grand intérêt pour l’Albanie et l’histoire de leurs ancêtres.

En 2005 et 2006 nous avons pu constater que pour parler des Albanais en albanais la formule *ga tantë* (‘(un) des nôtres’) était toujours utilisée en guise d’ethnonyme. On dit également *zallahit si neve* [‘(il) parle comme nous’] pour se référer à l’idiome sans avoir à le nommer. Cependant la «découverte» du nom pour le peuple («Albanais») et donc pour la langue («albanaise») en russe, langue dominante en URSS, a eu un impact considérable sur les attitudes identitaires et linguistiques des membres de la communauté et, par conséquent, sur le maintien de l’idiome même.

En effet, l’acte de nomination sert toujours à tracer les frontières :

L’acte de magie sociale qui consiste à tenter de produire à l’existence la chose nommée peut réussir si celui qui l’accomplit est capable de faire reconnaître à sa parole le pouvoir qu’elle s’arroge par une usurpation provisoire ou définitive, celui d’imposer une nouvelle vision et une nouvelle division du monde social. (Bourdieu, 1980, p. 66).

Or, le gouvernement soviétique avait bien suffisamment de pouvoir pour réussir cet «acte de magie sociale» : c’est la nouvelle division du monde social qui a été imposée avec l’apparition du nom «albanais». Nous analyserons ses conséquences sous deux aspects : son impact sur les attitudes identitaires et sur les représentations linguistiques.

2.1. IMAGINER LA COMMUNAUTÉ

Tout d’abord, l’institutionnalisation de l’ethnicité albanaise, sa fixation dans les passeports soviétiques a servi à « imaginer » la communauté (au sens d’Anderson, 1983).

L’URSS adopte le modèle d’un Etat multinational où les différences sont institutionnalisées à deux niveaux : (1) au niveau individuel (la fameuse 5^{ème} ligne «nationalité» dans les pièces d’identités, outre la «citoyenneté», «soviétique» pour tout le monde) ; (2) et au niveau collectif, dans le système fédéral (53 entités territoriales – républiques soviétiques, républiques autonomes, régions autonomes etc., pour 58 «nations et ethnies» reconnues comme «peuples soviétiques» sur une base essentiellement linguistique) (voir Brubaker, 1997, p. 23-54). Simultanément, on peut parler de deux niveaux de droits linguistiques : individuel et territorial (Laitin, Petersen, Slocum, 1992, p. 142). Les droits linguistiques, dont le droit à la scolarisation en langue maternelle, étaient individuels, sans rapport au

⁹ On peut comparer cette situation, par exemple, avec la dénomination contemporaine «*nòsta moda*» que les locuteurs utilisent pour les parlers occitans d’Italie, ou «*naš jezik*» que les locuteurs du serbe et du croate utilisent pour parler de leur langue lorsqu’ils sont en dehors des frontières de l’ex-Yougoslavie.

territoire (ainsi, par exemple, en 1938-39 en Ukraine l'enseignement scolaire était pourvu en 22 langues [*ibid.*]). Cependant, c'étaient les «nationalités titulaires» (dont le nom correspondait au nom de l'entité territoriale) qui avaient plus de droits que d'autres peuples du même territoire, aux dépens de ceux-ci.

Les implications directes de l'institutionnalisation de l'ethnicité albanaise pour la vie de ses «représentants» ont dû contribuer à l'intériorisation de cette division. Ainsi, même si aux Albanais ont été épargnées les répressions et les déportations de masse que d'autres peuples de l'URSS ont subies, ils étaient pourtant perçus comme des traîtres potentiels, ce qui se traduisait par l'interdiction jusqu'à la fin des années 1940 – début 1950 du service militaire ; pendant la Seconde Guerre Mondiale les Albanais étaient convoqués à «l'armée de travail».

La vision soviétique de l'ethnicité, que l'on pourrait appeler primordialiste, est partagée par tous les membres de la communauté à part les plus jeunes (grandis après la chute de l'URSS). Ainsi l'appartenance ethnique serait une catégorie naturelle et immuable. Le critère servant à la déterminer est la descendance, démontrée par le nom de famille. Le rôle particulièrement important pour la définition de l'ethnicité est joué par les inscriptions dans les papiers officiels, les pièces d'identité ou les livres d'enregistrements des villages : je suis Albanais, puisque c'est ce qui est inscrit dans ma pièce d'identité. Dans ce sens-là, les enfants des couples mixtes (dénommés dans le langage courant «perevodka» ou «suržyk») se retrouvent dans une situation délicate. En URSS, les personnes à la réception de leur carte d'identité à l'âge de 16 ans pouvaient choisir soit la nationalité du père, soit celle de la mère. On retrouve donc plusieurs familles ou les frères et sœurs ont des nationalités différentes. A titre d'exemple, un homme, dont le père est Bulgare (mais avec une mère Albanaise) et la mère Albanaise, raconte comment lui et sa sœur demandaient leurs cartes d'identité dans l'Oural :

[3] M 1928: Elle est devant un guichet, moi devant un autre ... et on nous demande, qui êtes vous ? // Elle dit son nom, et [qu'elle est] Bulgare // Et moi je dis Albanais // Ils se sont levés / « Comment ça ? Mais qui êtes vous, mari et femme ? » // Je dis, mais non, frère et sœur.

Le fait d'être Albanais suppose comme conséquence la capacité de parler albanais, voire également l'usage de cet idiome¹⁰ :

[4] F 1936 : Eux ils parlent albanais à la maison // Evidemment puisqu'ils sont des *Albanais pur-sang!*

¹⁰ On peut remarquer qu'en réalité, tandis que la plupart d'habitants se considèrent Albanais, la part des personnes ayant une bonne compétence linguistique en albanais n'excède pas 10% de la population (Novik 2011).

De même dans la représentation des membres de la communauté on peut «*parler albanais pur-sang*» [‘čistokrovno govorit’ po-albanski’].

La représentation de l’ethnicité («nationalité» en termes soviétiques) albanaise est tellement ancrée dans la communauté, que lorsque dans l’Ukraine postsoviétique le graphe «nationalité» a été enlevé d’abord des pièces d’identités ukrainiennes (en 1996), puis des livres d’enregistrements locaux (en 2000), cela a provoqué, avec la fixation de la citoyenneté ukrainienne, un sentiment d’être dépourvus d’une vraie appartenance «nationale», ou d’une neutralisation d’ethnicité (même si les recensements de population continuent à fixer la «nationalité»).

Pour comparer, contrairement à ce que nous venons de voir, les jeunes grandis dans le contexte postsoviétique ont tendance à regarder l’ethnicité comme une catégorie culturelle et linguistique, voire situationnelle, et non pas biologique. On retrouve des cas de choix identitaires très souples où les jeunes affirment qu’ils se sentent Ukrainiens dans la ville où ils font leurs études et Albanais dans leur village natal, l’appartenance ethnique n’étant donc pas exclusive :

[5] M 1986 (mère Albanaise, père Ukrainien) : En ville je suis Ukrainien // Ici je suis Albanais // En ville *tout le monde est Ukrainien* et moi aussi je suis Ukrainien ... Mais ici je suis Albanais // *Ici le village est comme ça* //
 – Et pourquoi pas Ukrainien ?
 M 1986 : Mais je serais *dévoré* !

Si l’appartenance albanaise est toujours liée dans les représentations des jeunes à la capacité de parler albanais, celle-ci n’en est plus la conséquence mais la raison. Citons un extrait de conversation avec un groupe de jeunes hommes (17 – 27 ans) :

[6] A. (en désignant B) Lui, il est Russe !
 – Est-ce qu’il a des Albanais dans sa famille ?
 A. (s’adressant à B.) Ton père est Albanais ?
 B. Oui, il *parle albanais*.
 A. Son grand-père, sa grand-mère, ils sont Albanais.
 – Alors, son père est Albanais, ses grands-parents sont Albanais et lui, il est Russe ?
 A. Mais oui !
 – Et pourquoi ?
 A. *Il ne parle pas albanais*.

D’une manière similaire un jeune homme de 19 ans, ayant des parents albanais, se définit comme semi-Albanais, en expliquant : «On me demandera : *dis* quelque chose en albanais, et moi *je ne peux pas* !»

Ainsi les jeunes s’éloignent de la vision traditionnelle soviétique, pourtant non sans la coexistence de deux types du discours concurrents chez les mêmes individus : d’un côté, ils affirment qu’ils sont Ukrainiens en ville et Albanais dans le village ; de l’autre côté, dans leur discours

quotidien on retrouve souvent des remarques comme «un *xoxol* [sobriquet pour les Ukrainiens] ne comprendra jamais un Albanais», «les Albanais se comprennent mieux entre eux» etc., comme si la capacité de communication réussie se transmettait avec le sang albanais.

2.2. LANGUE VRAIE ET LANGUE FAUSSE

Avec l'apparition de l'ethnonyme «Albanais» on voit apparaître parmi les membres de la communauté la référence à une «patrie extérieure» (Albanie) et une «langue vraie» (albanaise d'Albanie). Ainsi l'idiome du village rentre dans la double opposition : d'un côté, l'«albanais» de Priazov'e *vs* le russe ; de l'autre côté, l'«albanais» de Priazov'e *vs* l'albanais normatif d'Albanie.

Le discours des informateurs révèle que dans leurs représentations non seulement leur idiome manque du prestige qu'il y a chez «les autres» (il est «impoli», «gênant» et même «sauvage» et «honteux» de parler albanais en présence des Russes ; les gens «urbains» ou les jeunes «avancés» et «civilisés» ne parlent plus que russe), mais aussi à l'intérieur même de la communauté il ne possède plus de prestige, étant considéré comme une «langue fausse». Si, avant d'être nommés «Albanais», ils pouvaient se sentir les seuls détenteurs de leur langue et les seuls juges de ses usages «normatifs», avec l'apparition de l'ethnonyme on voit apparaître une insécurité linguistique.

La vision d'une «langue fausse» a suscité chez les locuteurs le désir d'apprendre «le vrai albanais» si une occasion se retrouve – dont, par exemple, les expéditions linguistiques venant de Russie :

[7] M 1928 (en parlant d'une expédition de Saint-Petersbourg) : Je leur demandais [aux linguistes, N.B.] comment on appelle 'une tasse', nous sommes Albanais mais nous disons *kružka* ['tasse', mot russe, N.B.] // Et puis l'or / Leur professeur était ici, il a dit que chez nous c'était un mot turc, et il a montré comment en *notre langue*, en albanais, il fallait l'écrire.

Ainsi les emprunts aux autres langues, qui existent pourtant dans toute langue, servent à dévaloriser davantage ce «faux albanais». Remarquons aussi l'usage de nomination «notre langue» par rapport à l'albanais normatif.

Dans ce contexte ce n'est pas surprenant que lorsque la transmission de la langue est remise en question, selon les informateurs c'est «la vraie langue» qu'il faudrait apprendre :

[8] M 1958 : Je crois que si l'on apprend quelque chose, ça doit être la langue qui est *vraie* et non pas celle qui est déjà *perdue* à 90 % et qui, de plus, est *mélangée*.

On retrouve ainsi un remplacement, apparemment non perceptible pour les informateurs, de leur idiome natal par une langue standardisée mais bien différente. En effet, linguistiquement l'idiome local, développé séparément de celui qui est devenue ensuite langue standard depuis le XV^e siècle, est caractérisé par la coexistence des traits archaïques et des interférences slaves et turques à tous les niveaux du système linguistique (Morozova, 2009, 2012).

La distinction entre un albanais «vrai» et «faux» ou «mêlé» est reproduite dans le discours des jeunes :

[9] M 1986 : «Il existe deux langues albanaises // L'une est *pure* et l'autre, on peut dire, est *sale*».

Ainsi, paradoxalement la nomination de l'idiome dans le cadre du système soviétique a largement contribué à la baisse de valeur de l'idiome dans les yeux de ses locuteurs.

3. LA LANGUE DE L'ÉCOLE ET DE L'ÉCRITURE

La question de la transmission institutionnalisée de l'idiome, mentionnée dans [8], occupe une place importante dans le discours des informateurs.

Il existait trois types d'écoles en URSS : (1) russophones ; (2) les écoles où le russe était langue d'enseignement, mais la langue locale était enseignée comme une des matières ; (3) les écoles dites « nationales » où la langue locale était celle d'enseignement et le russe enseigné comme une des matières. Parmi 101 groupes linguistiques de l'URSS, 83 avaient la possibilité de scolarisation au moins dans les écoles du type (2), 13 sur 18 autres langues étant orales en 1926 (simultanément 21 langues qui restaient orales en 1926 sont devenues langues d'enseignement en 1934-1985) (Anderson, Silver, 1990). Au total, 83% des langues régionales sont devenues langues d'écoles, ainsi que certaines langues d'immigrés (*ibid.*). Cependant l'albanais, tout comme les langues d'immigration comme le roumain, le slovaque et le khalkha-mongol, n'est jamais devenu langue de scolarisation.

Le nombre extrêmement petit d'Albanais (autour de mille personnes¹¹) leur a épargné toutes les conséquences directes de la politique linguistique de l'Etat soviétique, qu'elle soit favorable (celle des années 1920 et de la première moitié des années 1930, basée sur la Déclaration des droits des peuples de la Russie et favorisant le développement culturel des minorités ethniques), ou répressive (des répressions de masse pour toute activité dans le domaine de la culture ethnique comme manifestation du

¹¹ Par ex., les données pour 1951 : il y avait 226 Albanais à Gammovka, 446 à Georgievka et 397 à Devnenskoe (Ivanova, 2000, p. 42).

« nationalisme » ou encore « cosmopolitisme »)¹². L'albanais, une fois défini comme tel, n'a jamais été doté d'alphabet ou des livres de grammaire, ni introduit comme langue de scolarisation. Les possibilités institutionnelles de la transmission de la langue et culture ont été minimales : elles étaient réduites au musée de l'histoire locale dans la bibliothèque de Georgievka¹³.

Cependant jusqu'aux années 1970-1980, les cas étaient très fréquents où les enfants avaient été élevés dans un milieu albanais homogène et allaient à l'école sans parler russe. C'est souvent à cause des souvenirs de leurs propres difficultés scolaires que les mères ne voulaient plus que leurs enfants parlent albanais et ont volontairement abandonné leur idiome, ayant préféré ne parler que russe aux enfants (situation typique pour l'ensemble de l'espace soviétique, voir Vaxtin, 2001, p. 218-220, mais également largement répandue dans le monde). Cette attitude est certainement liée au mythe du monolinguisme, où il serait « normal » pour une personne de ne parler qu'une langue et où en parler deux dès la naissance serait un obstacle dans la vie en général et pour la scolarisation en particulier.

L'absence de scolarisation en albanais, ainsi que l'absence d'écriture sont souvent mentionnées par les informateurs comme causes du passage à l'usage du russe :

[10] M 1928: Si à l'école on n'apprend pas l'albanais, il n'y en a pas, alors qu'est-ce qu'on peut faire ?

F 1930: Nous n'avons même pas d'alphabet.

M 1928: *Ni nos chansons, ni notre littérature // Des gens abandonnés.*

Ainsi la culture « basse » orale a été remplacée par la culture « haute », transmise par l'école, avec, entre autres, une tradition écrite (voir Gellner, 1983, pp. 19-38). Toutes les chansons chantées dans la communauté sont en effet bulgares, parfois traduites en albanais. L'idiome reste majoritairement oral, mis à part les essais d'un poète local, Petr Meržev, de l'écrire en utilisant l'alphabet cyrillique. D'être abandonnés, apparemment ils le reprochent à la fois à leurs ancêtres et au pouvoir, qui a pourtant su créer des conditions plus favorables pour des communautés linguistiques voisines. Dans ce contexte la comparaison avec les Bulgares est omniprésente. Un autre interviewé :

¹² On peut distinguer trois grandes périodes de politique linguistique soviétique : (1) 1917-1938 (1938: loi relative à l'enseignement obligatoire du russe à l'école); (2) 1938-1959 (1959 : loi relative au droit des parents de choisir la langue d'enseignement pour leurs enfants) ; (3) 1959-1985.

¹³ D'un autre côté, l'existence des institutions sociales (quoique pas culturelles) a Devnenskoe en a fait une sorte de « capitale d'Albanie », ce qui a joué un rôle consolidateur pour la communauté : c'est là qu'il y avait le *sel'soviet* ['conseil de village'], l'église (mais les messes ont cessé d'exister depuis la fin des années 1920), l'école de huit ans, puis l'école secondaire complète ; dans les deux autres villages il n'y avait que les écoles primaires.

[11] M 1928: [On pourrait] introduire au moins une heure, une demi-heure [de l'albanais, N.B.] au programme [scolaire, N.B.], comme on apprend le bulgare // On l'apprend bien le bulgare !¹⁴

Un couple familial :

[12] F 1941 : Bientôt il n'y aura plus d'albanais du tout.
M 1937 : La langue bulgare on l'apprend à l'école, et la nôtre non // Nous sommes très peu nombreux ... Même à Devnenskoe la langue est différente !

Les différences entre les parlers des trois villages, Georgievka, Devnenskoe et Gammovka, surtout d'ordre phonétique, sont mentionnées par tous les informateurs. Cette fragmentation de l'idiome suscite des doutes quand au regroupement possible des trois parlers en une seule et même langue, situation typique pour tout idiome oral, sans norme écrite unifié¹⁵. L'idiome dont le territoire est représenté comme restreint à un seul village, est d'autant moins important aux yeux des locuteurs.

Il convient de préciser que l'apparition de l'école russophone en soi, tout comme l'apparition des mariages mixtes, ne saurait expliquer que le bilinguisme, et non pas le monolinguisme russe. Cependant, sans être introduit à l'école et doté d'écriture et de norme, l'idiome, existant sous forme orale et fragmenté, est resté très peu prestigieux aux yeux de ses locuteurs.

CONCLUSION

Ainsi le système soviétique a doté la communauté étudiée d'un nom pour désigner ses membres et l'idiome qu'ils parlaient. Ce nom institutionnalisé, indiqué dans les papiers officiels et définissant dans une certaine mesure les vies de ceux qu'il désignait, est devenu ancré dans les représentations des membres de la communauté. Avec l'ethnonyme «Albanais» on voit apparaître une référence stable à une «vraie langue albanaise», l'albanais d'Albanie. Cependant ayant ainsi défini la communauté et la langue, le pouvoir de l'URSS n'a pas créé les conditions nécessaires à la transmission institutionnalisée de l'idiome (à la différence de la plupart des autres peuples soviétiques). Paradoxalement, sans cette seconde condition, et plus particulièrement sans standardisation de l'idiome et sans son apprentissage à l'école, la première n'a servi qu'à baisser la valeur de l'idiome local et à

¹⁴ Aujourd'hui les comparaisons portent aussi sur l'aide de la Bulgarie pour l'apprentissage du bulgare et pour les voyages en Bulgarie, alors que l'Albanie n'a aucune politique de soutien de ses «compatriotes à l'étranger».

¹⁵ On peut le comparer, par exemple, avec les débats actuels, de plus grande ampleur, dans l'Europe de l'Ouest (Suisse, France, Italie, Espagne) concernant le regroupement de différents parlers en une seule langue «arpitane» ou «francoprovençale», et «occitane».

précipiter la substitution linguistique (quoique cela n'en ait pas été le but), ce phénomène étant de plus renforcé par d'autres facteurs politiques et historiques qui ont influencé l'apparition des mariages mixtes et l'usage du russe comme langue de communication interethnique.

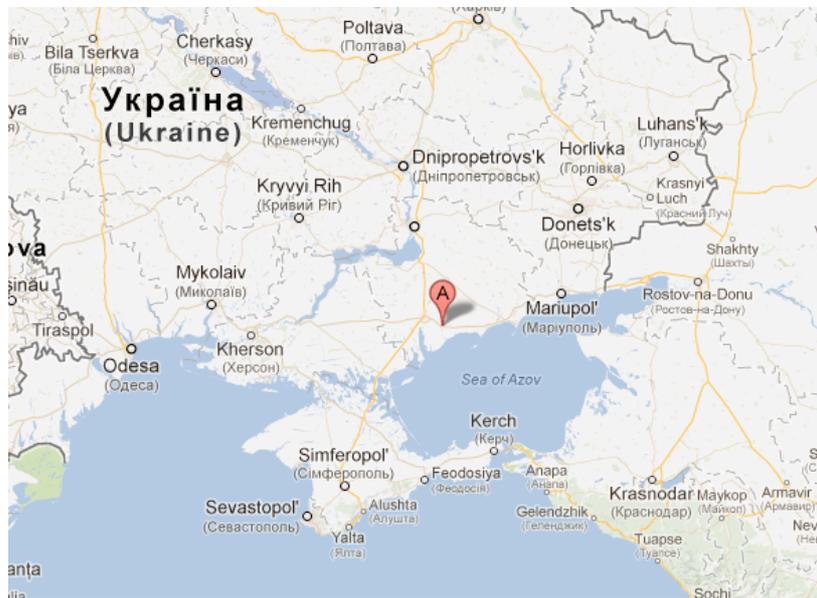
© Natalia Bichurina

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON Barbara, SILVER Brian, 1990 : « Some Factors in the Linguistic and Ethnic Russification of Soviet Nationalities : is Everyone Becoming Russian? », in L. Hajda, M. Beissinger (éds.), *The Nationality Factor in Soviet Politics and Society*, Boulder : Westview, pp. 95-127.
- ANDERSON Benedict, 1983 : *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London : Verso.
- BARTH Frederik, 1969 : « Introduction », in F. Barth (ed.) *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference*, Bergen : Universitetsforlaget, pp. 9-38.
- BIČURINA (BICHURINA) Natalia, 2006 : « Perspektivy soxranenija titulnogo jazika v albanskoj rečevoj obščnosti Priazov'ja » [‘Les perspectives de maintien de la langue ethnique dans la communauté linguistique albanaise de Priazov'e’], N.A. Komina, L.A. Rigova (dir.), *Jazykovoj diskurs v socialnoj praktike*, Tver' : Izdatel'stvo Tverskogo gosudarstvennogo universiteta, pp. 26-30.
- BOURDIEU Pierre, 1980 : « L'identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 35, n° 1, pp. 63-72.
- BRUBAKER Rogers, 1997 : *Nationalism Reframed : Nationhood and the National Question in New Europe*, Cambridge : Cambridge University Press, (2nd edition).
- DERŽAVIN Nikolaj, 1933 : « Iz issledovanij v oblasti albanskoj immigracii na territorii b[yvšej] Rossii i USSR » [‘Etudes sur l'immigration albanaise sur le territoire de l'ancienne Russie et de la République soviétique socialiste ukrainienne’], in St. Romanski (dir.) *Sbornik v čest na prof. L. Miletič za sedemsegodučnata ot roždenieto mu*, Sofia : Makedonski Naučen Institut, pp. 504-512.
- , 1948 : « Albancy-arnauti na Priazov'e Ukrainskoj SSR » [‘ Les Albanais-arnauts à Priazov'e en République soviétique socialiste ukrainienne’], *Sovetskaja ètnografija*, n° 2, pp. 156-169.

- ERMOLIN Denis, 2012 : « Ètnografičeskoe izučenie albancev Priazov'ja : ètapy, itogi, perspektivy » [‘Etudes ethnographiques des Albanais de Priazov'e : étapes, résultats, perspectives’], *Ètnografičeskoe obozrenie*, n° 1, pp. 213-220.
- GELLNER Ernest, 1983 : *Nations and Nationalism*, Ithaca : Cornell University Press.
- GRENOBLE Lenore, LINDSAY Whaley, 1999 : « Toward a Typology of Language Endangerment », in A. Grenoble, J. Lindsay (eds.), *Endangered Languages : Language Loss and Community Response*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 22-56.
- IVANOVA Julija, 2000 : « Albanskije sela v Priazov'je. Ètnografičeskije nabljudenija za 50 let » [‘Les villages albanais de Priazov'e. 50 ans d'observations ethnographiques’], in Sokolova Z.P. (éd.) *Itogi polevyx issledovanij*, Moscou : Institut ètnografii, i antropologii im. N.N. Mikluxo-Maklaja, pp. 40-53.
- IVANOVA Julija, ČIŽIKOVA Ljudmila : « Iz istorii zaselenija Južnoj Ukrainy » [‘Sur l'histoire du peuplement de l'Ukraine de Sud’], in *Kul'turno-bytovye processy na juže Ukrainy*, Moskva : Nauka, pp. 3-11.
- LAITIN David, PETERSEN Roger, SLOCUM John, 1992 : « Language and the State : Russia and the Soviet Union in Comparative Perspective », in A. Motyl (ed.), *Thinking Theoretically About Soviet Nationalities : History and Comparison in the Study of the USSR*, New York : Columbia University Press, pp. 129-167.
- MOROZOVA Maria, 2011 : « La situation linguistique dans les villages albanais de Priazovie (Ukraine), d'après les matériels des expéditions de 2005 à 2009 », *L'homme et son environnement dans le Sud-Est européen. X^e Congrès de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen (AIESEE), Actes, Paris, 24-26 Septembre, 2009*, pp. 515-522.
- , 2012 : « Glagolnaja sistema govora albancev Ukrainy », [‘Le système verbal du parler des Albanais d'Ukraine’], in M. Domosiletskaja, A. Žugra, M. Morozova, A. Rusakov (eds.) : *Sovremennaja albanistika : dostiženija i perpektivy*, Saint-Pétersbourg : Nestor-Istoria, pp. 252-274.
- NOVIK Aleksandr, 2004 : « Albanskije poselenija na juže Ukrainy. Sva-debnaja obrjadnost' v Priazov'e v kontekste soxranenija tradicij » [‘Les villages albanais au sud de l'Ukraine. Les rites de mariages à Priazov'e dans le contexte de conservation des traditions’], *Doklady rossijskix učenyx. IX Kongress po izučeniju stran Jugo-Vostočnoj Evropy*, Sankt-Peterburg, pp. 200-216.
- , 2011 : « Samosoznanie albancev Ukrainy : istoričeskij, lingvističeskij i ekstralingvističeskij konteksty » [‘L'identité des Albanais d'Ukraine : les contextes historique, linguistiques et extralinguistique’], in *Ètnografičeskoe obozrenie*, n° 5, pp. 75-90.

- ŠIROKOV Oleg, 1962 : « O proisxoždenii bessarabskix albancev (opyt glottoxronologii) » [‘Sur l’origines des Albanais de Bessarabie (essai de glottochronologie’], *Filologičeskie nauki*, n° 4, pp. 26-36.
- VAXTIN, Nikolaj, 2011 : *Jazyki narodov severa v XX veke : očerki jazykovogo sdviga* [‘Les langues des peuples du Nord au XX^e siècle : essai sur la substitution linguistique’], Saint-Pétersbourg : Dmitrij Bulanin.



Région de Priazov'e, au sud de Zaporož'e, en Ukraine (d'après Google maps)